

LA RENCONTRE

Des voiles impalpables de mousseline brodée d'or. De longues aiguères d'argent ciselé. Un samovar frémissant dans un coin, un narguilé bleu, au cœur d'une dentelle de bronze et, par la fenêtre, le chant d'appel tombé des minarets...

L'orient !... il en a toujours rêvé !...

Quand elle est morte, elle lui a pris la main, une vieille main fripée et attendrissante, couverte de taches brunes et blanches, une main aux doigts larges et courts, devenus raides et gourds, un peu maladroits, osseux... Elle l'a embrassée et elle lui a dit :

— Vas-y.

Puis, elle a fermé les yeux — pour toujours.

Ses dernières paroles...

Lui seul a vraiment su ce qu'elle a voulu dire...

*

Maintenant, il est là, son billet à la main, prêt à partir.

Ils sont venus l'accompagner :

— Tu es sûr ?

— Ce n'est pas très raisonnable.

— Ça risque de n'être pas facile... dangereux, peut-être...

— Je sais.

Il a tenu bon.

Une voix douce appelle : « Les passagers pour le vol... porte d'embarquement... »

Et c'est pour lui, déjà, comme une mélodie subtile... un chant d'espoir démesuré...

Il a vingt ans, et la vie devant lui est ouverte — infiniment — comme un rêve, un rêve sans limites, un rêve à réaliser...

Bientôt, la route des épices... le monde entrebâillé... cet autre monde, enfin, là-bas, de l'autre côté, le monde de son enfance et de ce désir comme une obsession, depuis si longtemps, et qu'il n'a pu rejoindre avant...

Schéhérazade... Aladin... Sindbad, les concombres (mais pourquoi les concombres ?... et pourquoi pas ?), les jardins suaves et enchanteurs, garnis de fontaines et de bassins innombrables et des mots comme des caresses : khalifat, vizir, Baghdâd, Tombouctou, Kachgar, Samarcande, Abou'l-Hasane...

Tous, ils sont là, en sa tête, et ils se mêlent et s'emmêlent, comme ils ont toujours fait, avec leur parfum exquis et subtil, un parfum enivrant, celui de sa soif et de sa quête inaboutie... et, sur la langue, et sur sa nuque, et tout au bout de ses doigts, ce goût de bonheur...

Par le hublot étroit, il voit des nuages mousseux, scintiller sous lui... Dessous, il devine l'Univers qui défile et le conduit là-bas.

Enfin, il a laissé derrière lui sa vie trop banale et si quotidienne, l'occident fade et plat, où il ne s'est jamais plu et il va à sa rencontre...

Alors, il pense à elle.

Pourquoi n'a-t-elle jamais voulu partir avec lui ?

Elle disait :

— Je préfère garder mes rêves en moi.

Le moteur de l'avion déchire le silence du ciel.

Mais, lui, il entend monter vers lui des musiques inconnues et langoureuses, des musiques mollement alanguies, des musiques où le

corps oublieux s'épand sur des coussins de brocart et de soie, au plus près de la terre, ou bien s'accroupit si sereinement sur le sol, pour apprivoiser les souffrances inutiles et rejoindre enfin l'âme, l'âme devenue soudain accessible...

Oui, pour lui, l'orient, c'est ça, c'est l'âme, et même si son corps est d'occident. Là-bas, il va vers la rencontre. Bientôt, il sera devenu un homme entier ! un homme... du monde !

Il était temps.

L'avion se pose sur la piste et l'entraîne vers une longue glissade... une glissade douce à son corps et plus douce encore à son esprit.

« Me voilà ! »

*

La ville est sale. Il la croyait belle.

Il n'a pu trouver d'hôtel auprès d'un minaret, comme, pourtant, il aurait aimé.

On l'a conduit dans un bâtiment neuf, sans charme, sans âme, sans... sans rien.

Les murs sont blancs, d'un blanc cru, occidental, qui agresse.

Les meubles ressemblent à ceux de partout ailleurs — là d'où il vient — en faux bois stratifié.

Ici, il pourrait être n'importe où.

L'air qu'il respire dans la chambre est trop frais et trop léger, un air mis en boîte. On ne peut pas ouvrir les fenêtres.

Il rêvait de moucharabiehs. Une touffeur lourde et poisseuse, qui s'échapperait avec difficulté de faibles ouvertures, occultées par des treillis de fer ouvragé ou de bois modelé à la main... Au pire, un lourd ventilateur, agitant faiblement, à grandes pales fatiguées, un air pesant et presque gluant, immobile, comme dans les films avec Humphrey Bogart...

Un garçon trop stylé, en costume occidental, lui a porté son bagage et l'a déposé sur son lit :

— Monsieur sera bien ici. Il y a tout le confort moderne. Bon séjour, monsieur.

Il l'aurait voulu en burnous ou en tunique, et coiffé d'un turban. Il ne portait même pas de babouches, ni, au moins, de simples sandales. Non, il avait une paire de souliers de cuir noir, à lacets.

Il se demande un moment : « mais où suis-je ? »

Il regarde par la fenêtre. Il voit des immeubles neufs, assez laids et même pas un morceau de ciel, le ciel bleu.

Rien ne ressemble à ce qu'il avait rêvé !

*

Il a demandé qu'on lui indique un endroit « *authentique* » — il a réellement dit « *authentique* », et les autres ont levé discrètement les yeux au ciel — où il pourrait se restaurer.

Alors, il s'est rendu au cœur de la ville vieille. Et, là, enfin, il a aperçu la pointe d'un minaret, plongé droit vers le ciel, et le bleu tout autour. La tête lui a tourné.

Dans une petite rue crasseuse, où jouaient des gosses — ils jouaient au foot ! — il s'est acheté un kebab, après avoir regardé longuement, de ses yeux émerveillés, tourner la broche dorée à l'odeur envoûtante...

Il ne savait pas comment demander.

Le vendeur lui a parlé en anglais.

Il a répondu en anglais, comme il a pu. Il n'avait jamais été bien bon en langues et tout cela était si loin... Puis, il a payé — trop cher, sans discuter avant — avec un billet, et sans attendre sa monnaie. L'autre l'a regardé s'éloigner, avec mépris...

Le kebab était moins bon que celui qu'il s'achetait parfois, — pour rêver — chez « l'arabe » — peut-être était-il persan, ou berbère,

d'ailleurs, ou turc —, celui qui avait une petite échoppe au coin de la rue, pas loin de chez lui...

Il a flâné longuement dans les ruelles étroites. Il gardait les doigts poisseux et gras, mais, ici, cela ressemblait davantage — un peu — à ses désirs, à son besoin inassouvi, à l'orient de ses rêves...

Pourtant, il n'a pas réussi à trouver le souk.

« Peut-être, il n'y en a plus ? »

Il a pensé cela et, soudain, une angoisse horrible, une angoisse irrépressible l'a saisi à la gorge. Surtout quand il a entendu en lui-même résonner comme en écho : « *a plus... a plus... a plus...* »

Un doute atroce s'est alors installé en lui...

Comment rejoindre son rêve ?

*

Un taxi le mène à l'entrée du désert.

— Tu es sûr, monsieur ?

L'homme n'a pas envie de le laisser là, seul, usé, fatigué... vieux... si vieux.

Il a essayé de le faire accompagner par un cousin à lui « qui connaît bien le désert ».

Il lui a présenté un homme encore jeune, vêtu d'un pantalon kaki et d'une chemise style Lacoste, en homme qui portait des lunettes de soleil... Il avait un bon sourire chaleureux, un sourire blanc, comme dans les livres et les films.

Mais, lui, il l'aurait voulu le visage voilé de bleu enturbanné, où on aurait à peine entrevu des yeux noirs de braise incandescente, au regard plissé par le feu du ciel...

Et si, au moins, il avait porté une djellaba !

Alors, il a refusé :

— J'irai seul.

Dans un magasin pour touristes, il s'est acheté une tenue convenable : un large burnous de coton, qui flotte autour de son corps

trop maigre, et un long voile bleu, pour s'enrouler le visage. Il a laissé ses lunettes d'occidental à l'hôtel et, maintenant, il plisse un peu trop les yeux, des yeux gris, plutôt fragiles...

Avant de quitter sa chambre, il s'est regardé dans un miroir et ce qu'il a vu lui a plu. Il s'est repris à rêver. Peut-être allait-il enfin trouver ce qu'il cherchait ?

— Si tu me voyais, a-t-il dit à sa femme ! Tu aurais dû venir, tu sais...

Il se la rappelait, telle qu'il l'avait connue, elle, un jour de carnaval... Elle avait lâché ses longs cheveux bruns sous un voile léger de tarlatane et ses yeux brillaient sous un cercle de pampilles scintillantes accroché sur son front. Elle s'était étiré les yeux avec du khôl. Elle était belle... presque une vraie fille d'orient... C'est peut-être pour cela qu'il l'avait aimée...

Mais pourquoi n'avait-elle jamais voulu partir?... avant?... Ils seraient venus ensemble...

Maintenant, il a beau essayer de faire renaître en lui ses désirs, s'efforcer d'attiser sa joie... il sent que c'est un peu trop tard. Quelque chose a changé.

« *Trop tard... trop tard... trop tard...* » répète en lui l'écho, avec cruauté.

Pourtant, le désert est là, devant lui, sublime, un vrai désert, comme dans ses rêves, un désert où s'enfonce, vers l'infini, des dunes pulpeuses et mobiles, roses, cuivrées, brûlées d'or et de lumière... et, au dessus, le ciel bleu, d'azur, un bleu pur, intouché.

Il cligne des yeux...

Il a pris avec lui le nécessaire : de l'eau, beaucoup d'eau, et un peu de nourriture, et aussi un bâton, car ses jambes commencent à le trahir — il est si vieux désormais — et il s'enfonce lentement vers l'horizon qui fume, tremblotant et fragile, comme sont tous les rêves...

Il se rappelle Laurence d'Arabie surgit des brumes au dessus des dunes, au cinéma... Oui, le désert est bien resté tel qu'il devait être...

Son sac, un sac énorme et mal commode — trop lourd pour son vieux corps — lui cisaille le dos et les épaules... mais une joie sublime l'emporte et le pousse... Il n'a plus peur, plus de crainte, plus de doute. Il ira jusqu'au bout... L'orient est là, devant lui, un orient lointain et inaccessible, comme il a toujours été, et comme, encore, au fond, il est resté, et il marche lentement à sa rencontre. Il sait maintenant qu'il trouvera ce qu'il est venu chercher...

Le chauffeur de taxi, immobile, le regarde un moment s'éloigner, avec au cœur une compassion et une estime extrêmes. Mais il ne peut plus rien pour lui...

*

On a retrouvé son corps décharné couché sur le sable — intact. Aucun animal n'avait voulu déchiqueter ses chairs trop maigres. Et il portait toujours, vaguement entouré autour de son visage brûlé, un long voile bleu, qui volait à demi dans le vent léger, où s'enfuyait en courant un peu de sable rose.

Il tenait presque encore son bâton à la main, mais ses vieux doigts fripés, marqués de taches brunes et blanches, s'étaient ouverts mollement, en un geste de quête un peu ridicule, un geste de demande, de supplique : « À vot' bon cœur... »

Mais, lui, il n'avait plus rien à attendre... plus rien à espérer. Il avait atteint son but, la fin.

À ses côtés, sa dernière gourde d'eau était presque intouchée...

Il avait marché longtemps, longtemps, seul, sous le soleil de plomb... Il avait marché longuement, durement, en souffrance, à la rencontre de son rêve, ce rêve inassouvi et qu'il lui fallait atteindre...

Et, au moment de s'endormir, il avait, encore une fois, parlé à sa vieille :

— Tu vois, j'y suis arrivé. Je suis allé jusqu'au bout... Il le fallait... mais tu aurais dû venir avec moi... et, alors, quel enchantement !... Tu aurais vu !... Mais, maintenant, j'ai fini, je suis un homme entier, je reviens, et je te raconterai...

Des voiles de mousseline et d'or, de longues aiguères d'argent... le désert... d'or... un minaret... l'appel... le sable... rose... et le ciel bleu... bleu... bleu...